« Anomalies » syntaxiques aux avant-postes de l'énoncé

Quand le texte envahit la phrase

Syntactical "Anomalies" in the Outposts of the Statement. When the Text invades the Sentence

Franck Neveu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/2661>

DOI : 10.4000/pratiques.2661

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Référence électronique

Franck Neveu, « « Anomalies » syntaxiques aux avant-postes de l'énoncé », *Pratiques* [En ligne], 167-168 | 2015, mis en ligne le 04 avril 2016, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/2661> ; DOI : 10.4000/pratiques.2661

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

« Anomalies » syntaxiques aux avant-postes de l'énoncé

Quand le texte envahit la phrase

Syntactical "Anomalies" in the Outposts of the Statement. When the Text invades the Sentence

Franck Neveu

1. Les types d'observables visés par la notion d'« anomalie » syntaxique en position d'ouverture phrastique

- 1 Le thème de ce numéro (la linguistique des formes exclues) est abordé selon trois angles d'approche qui constituent trois postes d'observation distincts dont la complémentarité même pourrait d'ailleurs en soi faire l'objet d'une réflexion scientifique : descriptions linguistiques d'un type d'observables (les « formes exclues »), les genres discursifs propices à l'étude de ce type d'observables, le discours métalinguistique appliqué ou applicable à ces observables et l'épistémologie qui en résulte. C'est dans ce troisième aspect de la thématique que s'inscrira cette contribution.
- 2 Si je devais utiliser un segment linguistique pour illustrer mon propos, ce ne serait donc pas *Si j'aurais su j'aurais pas venu !*, qui, quoique très adapté à nos débats en raison de ses effets sur la représentation doxale de l'usage, illustre une problématique morphosyntaxique qui n'est pas la mienne.
- 3 J'exploiterai plutôt un segment du type :
 - (1) *Arrivés à Livourne*, l'occasion se présenta.
 - (2) *Sitôt passée*, ils poursuivraient leur chemin.
 - (3) *Professeur*, la ville offrait des avantages.
 - (4) *Ami*, la relation n'avait rien de choquant. *Frère*, elle devenait répréhensible.

- (5) *Audacieux, voire téméraire, c'était la mort probable.*
- (6) *Tête nue, ça ne pouvait pas se terminer autrement.*
- (7) *Prenant parti contre l'opinion, l'issue serait fatale.*

4 Il s'agit là d'exemples forgés, ce qui est sans doute très condamnable en pleine séquence de promotion de la linguistique de corpus. Certes, le forgé/construit est ad hoc, et c'est ce qu'on lui reproche, à travers le fait qu'en tant que tel il est acontextuel. Ce qui ne l'empêche pas d'être un observable comme un autre. Il témoigne non d'une attestation de langue, mais d'un possible de langue. Comme exemples, les attestations ne jouent pas un rôle différent à l'égard de la proposition théorique dans laquelle ils s'inscrivent. Ils ne relèvent pas du fait brut, mais de l'analyse, et servent à tester la valeur d'une proposition théorique. L'exemple du texte linguistique, construit ou attesté, a principalement une fonction épistémologique, et pour cela peut être défini comme une instance de réfutabilité.

5 Mais comme le contexte a aussi une vertu clarificatrice, j'ai construit un microcontexte :

- (1b) Ils avaient l'intention d'embarquer sur un porte-conteneurs mais ils s'étaient jusque-là heurtés à de multiples obstacles. *Arrivés à Livourne, l'occasion se présenta.*
- (2b) La grêle s'était abattue sur la ville avec une violence inouïe. *Sitôt passée, ils poursuivraient leur chemin.*
- (3b) Il avait connu ici l'indigence et en gardait un souvenir amer. Mais l'étudiant pauvre qu'il avait été, spectateur de la vie des autres, c'était fini. Il revenait avec un sentiment de réussite orgueilleuse. *Professeur, la ville offrait bien des avantages.*
- (4b) On n'avait pas vraiment compris la nature de son lien avec cette fille. *Ami, la relation n'avait rien de choquant. Frère, elle devenait répréhensible.*
- (5b) Elle l'avait couvé pendant deux décennies. Alors le voir partir à la guerre, vous pensez ! Elle connaissait ses saillies héroïques, qu'elle jugeait puériles. A présent, elle les redoutait plus que tout. Il pouvait lui revenir, s'il acceptait de se mettre en retrait. *Audacieux, voire téméraire, c'était la mort probable.*
- (6b) Il m'a dit qu'il allait faire une balade avec ses copains. Il est parti comme ça. En plein soleil, au moins 30 degrés à l'ombre. *Tête nue, ça ne pouvait pas se terminer autrement.*
- (7b) Ses engagements personnels ne l'inclinaient guère au consensus. En situation électorale il n'était pas le champion idéal. *Prenant parti contre l'opinion, l'issue serait fatale.*

6 Incidemment, nous pouvons observer que la question se pose de savoir ce qu'il peut en être des contextes construits, puisque leur lien avec la notion d'attestation devient plus compliqué. Il semble qu'il faille traditionnellement choisir entre être producteur de séquences langagières susceptibles de fournir des *exempla* ou descripteur de ces séquences devenues des *exempla*. Il n'empêche qu'en tant que producteur/descripteur j'ai bel et bien attesté mon *exemplum*. Suis-je encore dans le construit, suis-je dans l'attesté ? Je ferme la parenthèse.

7 Si je m'appuie sur l'existant, je peux aussi, pour développer l'exemplification, mentionner 8 et 9, que j'emprunte à M.-J. Béguelin :

- (8) Ils s'attaquent alors à une première voiture et trouvent à l'intérieur un porte-monnaie. *Pas entièrement satisfaits, le coffre d'un second véhicule est forcé.* (Béguelin et al., 2000 : 323)

(9) C'est son père, René, qui avait pris en main et développé la station en profitant du boom des années 70. *Décédé subitement d'un accident de la route en 1986, on craignait le pire pour la suite.* (*ibid.*)

- 8 Dans 8 et 9 aucun morphème ne vient instancier dans la prédication principale le contrôleur d'un segment détaché en position frontale (*pas entièrement satisfaits, décédé subitement d'un accident de la route*). L'incidence et le contrôle référentiel du groupe détaché sont ici réalisés en dehors de la phrase d'accueil de ce groupe, sans aucune forme de relais syntaxique ou sémantique dans cette unité graphique.
- 9 C'est le même phénomène qui nous apparaît dans les séquences 1 à 7, avec un matériel lexical varié : participes, adjectifs, noms, constructions absolues, qui, bien que manifestant des effets de sens distincts, se comportent de manières très semblables : aptitude à la prédication de propriétés d'objets, d'êtres ou d'évènements, coulissages interprétatifs (pour reprendre le terme de C. Fuchs) liés à une portée à géométrie variable, flexibilité syntaxique, on reconnaît là quelques-uns des traits caractéristiques de l'adjectivité.
- 10 Entrent aussi dans ce cadre quelques cas de ce que j'ai appelé ailleurs, dans l'étude du système appositif, des caractérisants détachés manifestant une connexité oblique avec la prédication principale :

(10) Les lieues se succèdent, et toujours entre le courrier et moi règne un profond silence. J'avais la gorge et les dents serrées ; je ne mangeais pas, je ne parlais pas. Quelques mots furent échangés seulement vers minuit, au sujet des pistolets dont le prudent conducteur ôta les capsules et qu'il cacha ensuite sous les coussins de la voiture. Il craignait que nous ne vinssions à être attaqués, et en pareil cas, disait-il, on ne doit jamais montrer la moindre intention de se défendre quand on ne veut pas être assassiné. - A votre aise, lui répondis-je, je serais bien fâché de nous compromettre, et je n'en veux pas aux brigands ! *Arrivés à Gênes*, sans avoir avalé autre chose que le jus d'une orange, au grand étonnement de mon compagnon de voyage qui ne savait trop si j'étais de ce monde ou de l'autre, je m'aperçois d'un nouveau malheur : mon costume de femme était perdu. Nous avons changé de voiture à un village nommé *Pietrasanta* et, en quittant celle qui nous amenait de Florence, j'y avais oublié tous mes atours. « Feux et tonnerres ! m'écriai-je, ne semble-t-il pas qu'un bon ange maudit veuille m'empêcher d'exécuter mon projet ! C'est ce que nous verrons ! ». (Berlioz, *Mémoires*, chap. XXXIV)

- 11 En 10, le segment souligné par l'italique (*Arrivés à Gênes*) manifeste une incidence indirecte sur le support, produisant un compactage référentiel avec la séquence qui précède, et, plus largement, avec l'environnement contextuel. L'appariement du participe pluriel (*arrivés*) et du support singulier (*je*), qui semble contrevenir à la règle d'accord, montre qu'à l'évidence, dans de telles configurations, le système appositif fonctionne principalement sur un mode macrosyntaxique par la double tension référentielle, vers l'amont et vers l'aval, que manifeste le participe. *Arrivés* est de fait contrôlé par le binôme référentiel représenté par le courrier et par le locuteur (« *et toujours entre le courrier et moi règne un profond silence* »). Cette portée n'est pas disconvenante avec l'incidence du même participe sur le pronom sujet *je*, qui n'est au bout du compte qu'une extraction de l'ensemble formé par le complexe référentiel courrier/locuteur actualisé en amont. Bien que *Je* soit ici le méronyme d'un holonyme innommé, laissé à la discrétion interprétative du lecteur, l'attelage ainsi formé par cet appariement ne saurait nuire en quelque manière à l'interprétabilité de l'énoncé.

(11) Ils s'en allèrent par les allées où le corbillard avait passé. *Arrivés devant la grille fermée et le pavillon du portier*, Fauchelevent, qui tenait à sa main la carte du fossoyeur, la jeta dans la boîte, le portier tira le cordon, la porte s'ouvrit, ils sortirent. (V. Hugo, *Les Misérables*)

- 12 L'exemple 11 présente un fonctionnement semblable. On est finalement assez proche de la disjonction actancielle qui intervient dans l'emploi des participiales. Mais ce qui compte ici, c'est le liage informationnel et la continuité textuelle qui sont assurés par la construction appositive. 12 en est une autre illustration :

(12) Pour moi, j'étais le commencement, le milieu et la fin ramassés en un tout petit garçon déjà vieux, déjà mort, *ici*, dans l'ombre, entre des piles d'assiettes plus hautes que lui et *dehors*, très loin, au grand soleil funèbre de la gloire. J'étais le corpuscule au début de sa trajectoire et le train d'ondes qui reflue sur lui après s'être heurté au butoir d'arrivée. *Rassemblés, resserré, touchant d'une main ma tombe et de l'autre mon berceau*, je me sentais bref et splendide, un coup de foudre effacé par les ténèbres. (J.-P. Sartre, *Les Mots*)

- 13 Contrairement aux constructions symétriques (standard), dans lesquelles le terme détaché manifeste une incidence directe sur le référent du support, les constructions asymétriques (obliques) présentent une asymétrie qui produit un compactage référentiel avec la séquence qui précède, ou plus largement avec l'environnement contextuel. Le référenciateur du terme détaché est de ce fait rendu implicite. Dans les constructions appositives, le phénomène s'observe, entre autres, lorsqu'il y a un conflit d'incidences entre plusieurs unités à l'intérieur d'un groupe détaché en position frontale, généralement participial, ce que marquent les morphèmes flexionnels : par exemple, une première unité est incidente à un constituant du contexte gauche, extérieur à la phrase, tandis que la ou les autres unités du segment détaché manifestent une incidence commune à un constituant phrastique. On a donc affaire à un segment rectionnellement disparate, ce qui « contrevient » à l'usage du traitement morphosyntaxique unitaire des constituants du segment détaché de l'apposition.

(13) Je me sentais claquer au vent comme une mâtüre. *Creusé par le milieu, les yeux brûlés, les lèvres craquantes*, ma peau se desséchait jusqu'à ne plus être mienne. (A. Camus, *Noces*)

(14) *Adolescents*, la défaite les avait étourdis ; ils s'étaient désolés de ne plus respecter personne, ni leurs pères ni la meilleure armée du monde qui avait foutu le camp sans combattre. (J.-P. Sartre, *Situations*, IV)

(15) *Accompagné* comme il l'était, l'idée même de la résistance était impossible, si énergique, si vigoureux, et si désespéré que fût Jean Valjean. (V. Hugo, *Les Misérables*)

(16) *Toujours seule*, il se pouvait que Max l'aperçût deux fois dans une semaine mais il arrivait aussi qu'il restât plusieurs mois sans la voir. (J. Echenoz, *Au piano*)

(17) Puis, *arrivé au square*, son plan très simple était fixé. (J. Echenoz, *Au piano*)

- 14 Dans ces 5 séquences, il apparaît que, même en cas d'obliquité, l'instanciation du référenciateur dans la phrase graphique peut être tenue pour un indice fort de dépendance entre apport et support. Si certains faits plaident ici en faveur d'un fonctionnement macrosyntaxique (possible autonomie prédicative de certains groupes, cellule informationnelle formée par le groupe détaché et un référent actualisé par le contexte d'amont), cette dimension macrosyntaxique des tours n'induit pas pour autant

un décrochage radical d'avec les dépendances microsyntaxiques. En 15, le support, qui est en fait dilué dans l'ensemble de l'énoncé grâce à des segments véhiculaires actancielles (le pronom *il* de la comparative qui sert d'expansion circonstancielle à l'apposition, *énergique*, *vigoureux*, *désespéré*, *Jean Valjean*) est suffisamment aisé à reconstituer pour obvier à toute ambiguïté sémantique et donc à toute difficulté de lecture. Si, dans cette occurrence, le support apparaît à l'autre pôle de la phrase, par hyperbate, assurant ainsi l'identification, on peut toutefois considérer que c'est la saturation des marques actancielles désignant Jean Valjean dans le cotexte antécédent (contexte verbal qui précède) qui autorise une telle construction. Le segment apposé, quant à lui, est ici essentiellement de nature adjective. D'ailleurs, les participes passés prédominent très largement dans ce texte. On note même, dans le détachement du pôle d'ouverture, la récurrence intéressante du participe *arrivé*, qui tend à spécialiser cette configuration appositive dans l'énoncé de coordonnées spatiales.

- 15 En 13 et 14, l'obliquité se manifeste au moyen d'une incidence indirecte de l'apport appositif à son support. Dans le texte d'A. Camus, le contrôleur actanciel des groupes détachés (*je*) n'est que partiellement couvert par le syntagme sujet de la prédication principale (*ma peau*) qui fonctionne comme un relais métonymique de l'actant. Dans le texte de J.-P. Sartre, ce référent (les jeunes gens de l'époque de P. Nizan) est reporté obliquement sur un morphème pronominal objet (*les*). Dans les deux cas, le contrôleur de l'apport est instancié dans la prédication principale, mais par un morphème actanciel déterminant ou pronom régime, autrement dit par une forme linguistique inapte à occuper la fonction sujet. De telles structures, qui ne sont interprétables qu'en contexte, manifestent un compactage référentiel tendant à regrouper dans un même cadre sémanticopragmatique des ensembles pourtant graphiquement distincts. De semblables observations pourraient être faites sur 16 et 17.
- 16 Entre ces deux séries, 1-9 et 10-17, on peut considérer qu'il existe une différence non de nature, mais de degré dans l'« anomalie » syntaxique, qui tient à l'absence ou à la présence d'un relais du référenciateur du segment détaché. Mais on notera d'emblée que les observables ici visés, dans le champ général des faits de discontinuité syntaxique et énonciative, se démarquent nettement des séquences cadratives reposant sur une opération de topicalisation :

(18) *Les enfants*, tu fais une croix sur les grasses matinées. (Prévost, cité in: Neveu, 2003 : 120)

(19) *Le quartier de l'église*, ils ont refait les trottoirs. (Prévost, cité in: Neveu, 2003 : 120)

(20) *Paul*, sa famille je te dis pas. (Prévost in: Neveu, 2003 : 118)

- 17 Nous avons ici trois séquences qui peuvent être associées à ce que l'on a appelé le *nominativus pendens*, présentant tantôt un fait de coindexation : 20, tantôt non : 18 et 19, ou bien reposant, pour 21, sur l'extraposition d'un prédicat de jugement (thétique) :

(21) *Fait remarquable*, ses capacités intellectuelles étaient intactes, mais le cours de la pensée était extraordinairement ralenti et elle mettait des heures à exécuter une tâche qu'elle accomplissait auparavant en quelques minutes. (J. Delay, *Les Dissolutions de la mémoire*)

- 18 On a ici une construction à tête nominale (un nom de procès au comportement massif), d'extraposition gauche, qui semble exercer un mécanisme incidentiel sur une relation prédicative. Mais, étant donnée l'absence de contrainte rectionnelle entre les deux

segments réunis dans la phrase graphique, et donc à l'absence de toute forme de dépendance morphosyntaxique, ce type de configuration permet légitimement de douter du caractère explicatif de la notion d'incidence pour décrire la relation. La relation entre les deux segments de discours apparaît davantage comme une relation de portée, de nature sémantique et pragmatique.

- 19 Ce qui distingue 18-21 des précédentes séquences, c'est l'orientation de la portée, nettement tournée vers la prédication principale, c'est-à-dire vers la droite pour filer une métaphore spatiale (qui n'a de valeur que pour un certain type de langues). Je préciserai néanmoins que, quel que soit le type de configuration, le détachement frontal est un marqueur iconique de connexité discursive. Les quelques observations proposées sur ces séquences permettent de mesurer l'intérêt d'une conception non exclusivement verbale et même multidimensionnelle de la connexité.
- 20 L'intérêt linguistique de ces séquences réside en outre dans le fait qu'elles révèlent une diffraction attentionnelle et interprétative d'un niveau de syntaxe vers un autre : i) le niveau au bénéfice duquel s'exerce la diffraction, qui est graphiquement réalisé, celui de la microsyntaxe (intégration phrastique du groupe disjoint marquant une apparente dépendance d'ordre morphosyntaxique) ; ii) le niveau au détriment duquel s'exerce la diffraction, qui est obvie mais sans réalisation graphique, celui de la macrosyntaxe (dépendance extraphrastique, d'ordre informationnel, de ce même groupe). On notera toutefois, afin de bien fixer les limites de cette perspective, la relation étroite qui s'établit entre une telle approche et la nature graphique des observables dont elle se saisit.
- 21 Le critère graphique fait l'objet de fréquentes évictions dans l'analyse linguistique. Cette éviction est acceptable si la phrase est exclusivement pensée comme un « synthétiseur grammatical », pour reprendre un terme de Guy Serbat, c'est-à-dire comme un ensemble d'articulations liées entre elles par des rapports grammaticaux, rapports qui, *grammaticalement*, ne dépendent d'aucun autre ensemble. On a plus de mal à concevoir cette éviction si, comme c'est aujourd'hui le plus souvent le cas, on développe une analyse de la phrase fondée sur une double structuration, fréquemment en situation de conflit, celle de la structure syntaxique, quel qu'en soit l'étiquetage conceptuel, et celle de la structure informationnelle, c'est-à-dire « du message comme unité de communication structurant l'apport d'information » (Perrot, 1978 : 85), où jouent les oppositions thème/rhème, topique/commentaire, donné/nouveau, etc. Car dans cette perspective, il faut tenir la spatialisation du discours comme une donnée cruciale de l'explication linguistique, dans laquelle, à l'écrit, entrent nécessairement en jeu les marqueurs de frontières graphiques, dans leur très grande diversité. On sait d'ailleurs le prix qu'attachent les analyses macrosyntaxiques à la question des ouvertures de phrases, dont elles se servent pour décrire les procédés d'encadrement du discours, ou pour dénoncer la facticité du moule phrastique et la fausse discontinuité de la phrase au texte, particulièrement par l'examen des constituants extraposés.
- 22 La question de la frontalité est donc étroitement liée à la problématique des observables graphiques. On est en effet en droit de s'interroger sur ce que pourrait être une *frontalité* que ne viendrait déterminer une *frontière graphique*, quels qu'en soient les modes de réalisation. La pertinence explicative de l'une implique nécessairement celle de l'autre. La *place* des groupes dans l'énoncé ne marque qu'une ordination séquentielle liée à la linéarité, ce que la grammaire de phrase traite en général dans le cadre de la notion d'ordre des mots. Elle ne saurait aucunement à l'écrit marquer l'ouverture ou la clôture d'un segment de discours. Les frontières graphiques interviennent à ce niveau pour

superposer à une fonction syntaxique une fonction informationnelle. Ponctuer, c'est déterminer un cadre linguistique à l'intérieur d'un espace textuel. Il s'agit donc d'une opération de dimensionnement des unités informationnelles dans laquelle le placement d'un constituant en position d'ouverture ne saurait être tenu pour aléatoire. Pour ce qui est des caractérisants détachés, la place du terme descripteur dans la séquence constitue un indice iconique du domaine d'interprétation de leur référenciateur. À ce titre, on peut dire que la localisation du segment détaché est réglée par deux ordres de paramètres, celui de la place, évaluée relativement au microcontexte, c'est-à-dire à l'environnement immédiat, et celui de la position informationnelle, évaluée relativement à l'environnement textuel. La connexité constitue un aspect du fonctionnement de cette position informationnelle.

2. « Anomalies » syntaxiques et métalangue : la perspective historique

- 23 Si l'on en revient à la notion de formes exclues, on dira que les séquences qui nous intéressent ici sont fréquemment présentées dans les grammaires ou les analyses grammaticales comme *atypiques, non standard, obliques, asymétriques, variantes*, ou bien elles sont tout simplement ignorées des descriptions dans la grammaire traditionnelle, ce qui revient à confirmer leur caractère anomal. On rencontre souvent dans les descriptions des analyses où il est question d'infraction. L'objectif n'est pas ici d'augmenter le stock des observables relatifs à cette question et de procéder à des analyses de détail. Une littérature abondante et variée existe sur ce type de séquences, littérature à laquelle j'ai moi-même contribué. Mais je pense en particulier aux travaux de B. Combettes (1998) sur les constructions détachées, à ceux d'A. Berrendonner (1982) et de M.-J. Béguelin (2000) sur la macrosyntaxique, à ceux de J. Deulofeu (notamment 2003) ou plus récemment de N. Rossi sur l'oral (Bouard, Rossi, 2011).
- 24 L'« anomalie » ne renvoie pas en fait ici à un défaut de construction, à un dysfonctionnement syntacticosémantique opacifiant la signification et l'interprétation, puisque l'usage atteste de telles séquences et de leur « transparence ». L'« anomalie », ou si l'on veut l'irrégularité, ne relève pas du système syntaxique de la langue, mais d'un corps de règles et de notions établi dans les registres métalinguistiques. Elle relève donc non de la langue, mais de la métalangue. Et c'est bien sûr là que réside le lien étroit entre ces séquences et la problématique des formes exclues.
- 25 Les historiens de la langue française ont apporté une contribution non négligeable à l'analyse et à l'explication de cette question, en particulier à travers l'étude des constructions participiales. W. Ayres-Bennett (1998) rappelle ainsi la tendance croissante à l'époque classique vers la fixité et vers ce que l'on conçoit comme une plus grande cohérence syntaxique. Cela s'observe notamment par l'examen des positions théoriques de C. Vaugelas dans les *Remarques sur la langue française* (1647), commencées en 1610, comparées avec son propre usage des constructions en question dans sa traduction de la *Vie d'Alexandre* de Quinte Curce, et comparées en outre avec le commentaire de cette traduction fait par l'Académie en 1720. F. Brunot a reconnu assez tôt l'importance historique de ce commentaire pour ce qui est de l'évolution et de la fixation de l'usage des participes. Il note, sur la construction du participe à l'époque postclassique :
- « L'étreinte grammaticale se resserre. D'une part, on exige des rapports précis ; de l'autre, ces rapports se concentrent sur le sujet de la phrase. Les remarques de

l'Académie sont ici d'une particulière éloquence, autant par leur nombre que par leur précision. Les grammairiens ne feront ensuite qu'affirmer avec plus ou moins de force les mêmes principes » (Brunot, 1966, VI, 2 : 1842).

- 26 W. Ayres-Bennett précise ce paradoxe selon lequel C. Vaugelas prône comme principe fondamental la valeur de la netteté et de la clarté de l'expression refusant l'équivoque, mais ne juge pas nécessaire de discuter explicitement la question des rapports tolérés entre les participes et les autres éléments de la phrase. Il ne dit donc rien de notable sur la construction des participes, comme c'est le cas pour beaucoup de grammairiens du XVII^e siècle, et semble finalement soutenir l'usage souple de l'ancienne syntaxe. Ce qui se vérifie dans sa traduction de Quinte Curce, qui est généralement tenue pour une grammaire appliquée perpétuant une tradition qui remonte au moins à F. de Malherbe. On trouve ainsi dans les *Remarques* des observations qui traitent de ce que C. Vaugelas nomme les « vices contre la netteté », et notamment l'équivoque, abordée à partir de l'exemple des usages ambigus des relatifs, démonstratifs et possessifs, et également à partir de l'exemple de l'ordre des mots.
- 27 W. Ayres-Bennett l'a montré parfaitement, ce qui est déterminant ici c'est la conception du contexte dans son interaction avec l'interprétation des constructions : le lecteur, pour C. Vaugelas, ne doit pas avoir recours au contexte pour comprendre le sens d'une phrase
« car après tout, c'est à faire aux paroles de faire entendre le sens, & non pas au sens de faire entendre les paroles, & c'est renverser la nature des choses, que d'en user autrement » (Vaugelas, 1647 : 590).
- 28 Chaque mot doit se comprendre à mesure qu'on lit une phrase. On ne doit donc pas attendre d'avoir lu la période dans son entier pour pouvoir en saisir le sens. On doit retenir ici quelques points décisifs pour comprendre la grammatisation des segments détachés en français : la disqualification de l'implicite, qui nourrit l'équivoque (la netteté et la clarté reposant en fait sur un mécanisme d'explicitation à la fois déclarée et appliquée). Quelles sont les incidences de ces positions sur la question du traitement des « détachements » en français ? D'abord, la préférence donnée à l'hypotaxe syndétique sur la construction détachée à tête participiale, adjectivale, ou nominale. Il faut comprendre que c'est un phénomène massif qui frappe l'usage au XVII^e siècle, et C. Vaugelas n'est qu'une caisse de résonance d'une tendance qui existe dès les premières décennies du siècle. On pourrait en trouver une magistrale illustration dans le *Discours de la méthode* de R. Descartes. Le lien syndétique assure l'explicitation de la relation sémantique entre les groupes, relation qui se lexicalise et se prête ainsi à l'expression du sens logique. Le détachement opacifie cette relation sémantique. L'hypotaxe syndétique, par cette lexicalisation du sens, limite le recours à l'interprétation contextuelle pour saisir le sens de l'énoncé ; elle promeut en quelque sorte une interprétation endogène du sens. Les séquences détachées à l'inverse suscitent une interprétation exogène du sens phrastique. L'hypotaxe syndétique suppose une organisation hiérarchique apparente dans l'énoncé, en particulier dans la relation apport/support, prédication première/prédication seconde. La construction détachée laisse cette relation hiérarchique diffuse.
- 29 Enfin, on notera que la conception de l'autonomie sémantique des constituants de l'énoncé censée permettre une interprétation progressive de la phrase ou de la période entre en opposition avec les faits de prolepse et d'anticipation, qui, dans le cas des segments détachés à l'initiale, produisent nécessairement un phénomène de mise en suspens du sens, ainsi que la nécessité d'une rétroaction sémantique (le caractérisant précédant le caractérisé).

- 30 On peut ainsi s'expliquer la relative rareté des exemples de participes, adjectifs, noms détachés à l'initiale dans les exemples des *Remarques*.
- 31 On notera encore que F. Brunot a bien montré le fait que dès le début du XVII^e siècle deux principes semblent sous-tendre la critique formulée par F. de Malherbe sur la façon dont le poète P. Desportes emploie les participes et les gérondifs :
- « Malherbe a condamné diverses constructions trop hardies du participe et du gérondif. [...] Une règle semble, en effet, en ressortir, suivant laquelle, lorsqu'on emploie un participe ou un gérondif, il faut qu'il se rapporte à un terme exprimé et pas impliqué seulement dans la phrase. Voici des vers de Desportes qui ne valent rien : Ainsi devant l'effort de tant de dures alarmes, Retenant ses soupirs, son recours est aux larmes. "A qui se rapporte le participe retenant ? il est hors d'œuvre" (IV, 389) » (Brunot, 1966, III, 2 : 596).
- 32 Cette distinction entre *terme exprimé* et *terme impliqué* est des plus utiles dans la compréhension de la grammatisation des séquences détachées. Elle repose principalement sur les principes de proximité et de saillance du référent dans les rapports entre segments syntaxiques (voir Fournier, 1998).
- 33 Le principe général de netteté et d'évitement de l'équivoque contribue à la censure des usages. N. Andry de Boisregard (1693), D. Bouhours (1674), B. Lamy (1699), notamment, font écho à cette approche, et multiplient les recommandations d'évitement de l'implicite et des constructions « en l'air » pour reprendre l'expression de D. Bouhours¹.
- 34 À l'évidence, un paradigme se met en place, qui touche à la proscription de l'implicite dans la sémantique phrastique. C'est le moment « normalisé » de l'histoire de la langue française, qui prend naissance fin XVII^e-début XVIII^e siècle et qui se développera pendant 200 ans. Féraud, Wailly, Restaud, etc. vont faire écho à ces prescriptions de normalisations, en particulier sur la question de la coréférence du participe au sujet de la phrase.
- « Toutes celles [les règles de grammaire] qui ont été proposées dans l'histoire de la langue française en vue de stabiliser le contrôle des sujets zéros n'ont d'ailleurs pas été retenues par la postérité. On comprend dès lors que les scripteurs fassent parfois peu de cas de la règle de coréférence au sujet, notamment quand le contexte sémantique n'est pas propice à l'équivoque... Et c'est ainsi que l'on retrouve de manière obstinée, sous la plume des élèves du XX^e siècle, des ruptures de construction évoquant la syntaxe de Racine ou de Fénelon ! » (Béguelin *et al.*, 2000 : 323)
- 35 Comme le précise W. Ayres-Bennett (1998 : 186),
- « toutes les conséquences pratiques des principes généraux énoncés par Malherbe et Vaugelas dans la première moitié du XVII^e siècle sur l'usage des constructions individuelles ne sont reconnues que progressivement. Le bon usage des participes et des gérondifs est un facteur important dans le mouvement vers une plus grande cohésion syntaxique, surtout en ce qui concerne les constructions détachées, parce qu'elles doivent s'intégrer non seulement avec le contexte antérieur mais aussi avec le contexte postérieur et elles peuvent par conséquent se prêter aux *constructions lousches* ».
- 36 Le système classique préconise l'exclusion des ruptures thématiques, et, comme l'a montré B. Combettes, la cohésion syntaxique va de pair avec une plus grande cohérence textuelle. Si l'on tente de s'expliquer pourquoi les « formes exclues » que sont les séquences données en exemple ont été maintenues dans l'enfer de la grammaire (alors qu'elles ont perduré dans l'usage), non seulement au cours de la période du développement de la grammaire scolaire au XIX^e siècle mais également au cours du XX^e

siècle, à une époque de mise en place des principaux paradigmes de la science linguistique moderne, il est nécessaire de demeurer dans une perspective historiographique et épistémologique.

3. « Anomalies » et approche atomiste des faits syntaxiques

- 37 Les travaux de P. Lauwers sur la syntaxe à double directionnalité, qui caractérise l'analyse de la proposition dans la grammaire traditionnelle française, apportent un éclairage sur le phénomène. Son analyse tente de dégager quelques caractéristiques objectives de la tradition grammaticale française, *française* étant interprétée à la fois comme « du français » et « en France ». Elle se fonde essentiellement sur l'examen d'un corpus représentatif de 25 grammaires de référence du français publiées au cours de la première moitié du xx^e siècle (Lauwers, 2004, 2008 ; Neveu & Lauwers, 2007), c'est-à-dire à une époque où la grammaire « linguistique » s'est mise en place, en grande partie en dehors de la France.

« La production grammaticographique de la première moitié du xx^e siècle repose sur un socle de savoirs communs, qui reproduit certaines conceptions issues de la grammaire (scolaire) du xix^e siècle et des époques antérieures. Sur le plan de l'articulation globale de l'analyse de la phrase et des catégories descriptives qu'elle met en oeuvre, on constate que la tradition grammaticale française – mais sans doute aussi plus largement européenne – se caractérise par sa bidirectionnalité. Elle tente de concilier une approche *ascendante* (syntaxe des mots) et une *approche descendante* (syntaxe de la phrase). On retrouve ici *l'esprit* de la double analyse (analyse grammaticale et analyse logique), dont l'histoire a été décrite en détail par André Chervel (1977). Dans l'approche ascendante, les fonctions syntaxiques sont décrites à partir des classes de mots, lesquelles forment des répartitoires fonctionnels qui visent à entériner la pertinence de cette distinction catégorielle (le nom est sujet, le nom est complément d'objet, le nom est apposition, l'adjectif est épithète, etc.). On trouve l'empreinte de cette approche dans les grammaires dont le plan se résume à une morphologie et une syntaxe des parties du discours, ainsi que dans le traitement sélectif des groupes fonctionnels (dans *le grand arbre sera abattu*, c'est *arbre* qui est appelé sujet, et non pas le syntagme *le grand arbre*). La perspective descendante aborde les fonctions syntaxiques à partir de la segmentation sémantico-logique de la proposition, ce qui conduit à une bipartition logique de la phrase, au xix^e siècle, ou, plus tard, à l'identification de blocs sémantiques (sujet, complément d'objet, complément circonstanciel, etc.), dont la délimitation et la définition sont assez souvent une affaire purement sémantique » (Neveu & Lauwers, 2007 : 19)

- 38 Parmi les analyses associées à l'approche ascendante, on retient donc principalement : le plan morphologique des grammaires, l'absence de section consacrée à l'analyse de la proposition en fonctions et la présence de chapitres intitulés syntaxe ou fonction de X, X étant une partie du discours, et l'attribution de fonction à des mots, une définition de la syntaxe sans référence à la notion de phrase. Parmi les analyses associées à l'approche ascendante, on retient principalement : la décomposition du verbe fini (*dort* = est dormant) pour satisfaire à la structure du jugement, ce qui allait de pair avec une opposition terminologique entre *verbe substantif* (*être*) et *attributif* (tout autre verbe que *être*), la théorie du double sujet dans les constructions impersonnelles (*sujet apparent/grammatical*, *sujet réel/logique*) et des définitions syntaxiques fondées essentiellement sur

le contenu qu'elles véhiculent (par ex. le sujet désigne celui qui fait l'action), à l'exclusion de tout autre critère.

- 39 La bidirectionnalité qui sous-tend la double analyse étudiée par A. Chervel est pour P. Lauwers emblématique de la volonté de découpler grammaire et logique tout en maintenant la logique dans le cadre de l'enseignement grammatical.

« La double analyse comportait une analyse dite *logique* de la proposition (identification des propositions, suivie du découpage en *sujet* et *attribut*, entraînant parfois la décomposition du contenu verbal : *il dort* = *il est dormant*) et une analyse dite grammaticale qui se bornait à l'identification de la forme (flexion), de la catégorie (partie du discours) et de la fonction des mots, considérés isolément [...]. Une telle analyse pose un certain nombre de problèmes théoriques, notamment : (1) le découplage systématique de deux perspectives « partielles » qui voile l'interaction entre catégorie et fonction et entre partie et tout [...]; (2) la juxtaposition de deux analyses qui couvrent chacune l'ensemble de la phrase, mais quand on cherche à les relier, on se heurte à une discontinuité profonde, comme le montre la double série de fonctions nominales. Ainsi, on a des fonctions conçues dans une logique de partie/tout et des fonctions conçues selon des rapports de dépendance, conçus de manière locale et atomiste. [...] même après l'abolition officielle de la double analyse (1910) son esprit a continué à hanter la grammaire française, même en dehors du domaine strictement scolaire [...]. Car la double analyse n'est que la manifestation patente d'un problème épistémologique fondamental en grammaire traditionnelle, à savoir une tension entre deux approches de la grammaire » (Lauwers, 2008 : 119-120).

- 40 Parmi les « conflits frontaliers » relevés par P. Lauwers, on doit retenir l'existence de deux termes pour le concept générique de fonction (terme de la proposition/fonction). Les termes (ou éléments) de la proposition s'inscrivent dans une logique descendante, qui considère le sujet, le COD, etc. comme des parties d'un tout, à savoir la proposition, d'où la notion de « terme de la proposition ». Le concept de fonction est lié à une logique ascendante (*fonction*, *rôle* de tel mot). Les deux termes n'apparaissent jamais dans le même contexte : l'un est lié à l'analyse de la proposition, l'autre aux parties du discours.
- 41 Ce que cette étude de P. Lauwers fait ressortir est le fait que l'analyse de la phrase est « minée » par une discontinuité profonde, confirmée par le peu d'importance donnée à l'interface entre le niveau des parties du discours et celui des fonctions. P. Lauwers note que dans quatre grammaires sur cinq, des analyses précisant par exemple que le nom (le SN) peut être sujet ou COD, ou bien inversement que les fonctions sujet ou COD peuvent être remplies par un nom, un infinitif, etc., n'apparaissent pas ou bien de manière très incomplète. Les notions intermédiaires comme le syntagme (ou groupe de mots) sont très peu utilisées. De même, la récursivité (le fait qu'un complément peut être complété par un autre complément) est inexistante, ce qui pose quelques problèmes pour l'analyse des structures plus complexes. On voit apparaître des approches atomistes des faits syntaxiques, et l'absence d'approche totalisante de la structure phrastique. On conçoit les relations syntaxiques isolées, impliquant deux éléments, mais ne situant pas explicitement ces relations par rapport aux niveaux inférieurs et surtout supérieurs de la hiérarchie phrastique.
- 42 Si l'on en revient à nos séquences données en exemples, on conçoit bien la difficulté d'analyse des constructions concernées : quelle fonction syntaxique assigner à ces groupes, qui manifestent soit une indexation oblique du support, soit une non-représentation de ce support dans la prédication principale ?

43 La linguistique moderne a certes fait un effort pour unifier l'analyse de la phrase (ACI, syntaxes catégorielles), mais la bidirectionnalité semble un héritage difficilement contournable. On retrouve cette problématique dans la définition même de la phrase : la phrase comme unité du discours (domaine d'effet des modalités) ou comme plafond d'une certaine organisation structurelle interne, qui exclut les mots-phrases (Riegel *et al.*, 1994) ; et même, comme le signale P. Lauwers, dans la tension entre le concept de construction et celui de catégorie, i.e. composante de construction (Croft, 2001). On note que, même s'il ne s'agit plus ici d'une exclusion normative reposant sur la proscription de l'implicite, le traitement des séquences qui nous intéressent ne semble pas davantage pouvoir être pris en considération dans cette approche atomiste de la syntaxe.

44 D'autres voies auraient pu être choisies, qui ont d'ailleurs frayé le chemin à une conception semanticodiscursive de la syntaxe développée ultérieurement par Sechehaye, Bally ou même Guillaume. Je pense notamment à H. Paul (*Principes de l'histoire des langues – Prinzipien der Sprachgeschichte*, 1880), qui développe une analyse de la phrase en sujet « psychologique », comme point de départ de la pensée, et prédicat « psychologique », comme aboutissement ou but de cette pensée.

« La syntaxe, selon Paul, est une partie de la sémantique, elle produit du sens à la fois pour la logique et la communication. [...] Les marques (ou formes) sont signes de fonctions et porteuses de sens. La théorie syntaxique, que Paul expose dans les *Prinzipien*, comporte à la fois une approche sémantique et une dimension énonciative, dimension qui relie les aspects logique, psychologique et linguistique à une dimension sociale. L'énoncé, organisé sémantiquement, a une structure pour son sens. Les classes de mots sont des classes fonctionnelles et la langue a des possibilités combinatoires. La fonction ne dépend ni de la forme ni de la nature du mot. Il n'existe pas de contraintes morphologiques pour les trois membres de base, ni d'obligation de copule au niveau de l'expression, la phrase est libérée de la logique traditionnelle » (Vanneufville, 2008 : 177-178).

45 Je pense aussi bien sûr à H. Weil (1879). La distinction qu'il établit entre mouvements objectif et subjectif dans la phrase, entre syntaxe et ordre des mots, la notion de « marche des idées », employée pour décrire la dynamique informationnelle de l'énoncé, et ce qu'elle traduit de la configuration attentionnelle chez l'énonciateur, sont profondément imprégnées de ces linguistiques de la singularité du courant humboldtien.

« Le fait que Romulus a fondé la ville de Rome peut, dans les langues à construction libre, être énoncé de plusieurs manières différentes, tout en conservant la même syntaxe. Supposons qu'on ait raconté l'histoire de la naissance de Romulus et des merveilles qui s'y rattachent, on pourrait ajouter : *Idem ille Romulus Romam condidit*. En montrant à un voyageur la ville de Rome, on pourrait lui dire : *Hanc urbem condidit Romulus*. En parlant des fondations les plus célèbres, après avoir mentionné la fondation de Thèbes par Cadmus, celle d'Athènes par Cécrops, on pourrait continuer : *Condidit Romam Romulus*. La syntaxe est la même dans ces trois phrases : dans tous les trois le sujet est *Romulus*, l'attribut est *fonder*, le complément direct est *Rome*. Pourtant on dit dans ces trois phrases des choses différentes, parce que ces éléments, tout en restant les mêmes, sont distribués d'une manière différente dans l'introduction et la partie principale de la phrase. Le point de départ, le point de ralliement des interlocuteurs, c'est la première fois Romulus, la seconde fois Rome, la troisième fois l'idée de fondation. De même ce que l'on voulait apprendre à autrui, le *but du discours*, est différent dans ces trois manières de s'exprimer. [...] Dans ces trois exemples le fait dont il s'agit est le même, et néanmoins on communique des choses tout à fait distinctes et différentes. Le fait ne change pas, l'action sensible et extérieure est la même : voilà pourquoi la syntaxe n'a pas changé non plus ; car la syntaxe [...] est l'image d'un fait sensible. La marche, les

rapports de la pensée changent : voilà pourquoi la succession des mots doit changer aussi, car elle est l'image de la marche de la pensée. La syntaxe se rapporte aux choses, à l'extérieur ; la succession des mots se rapporte au sujet qui parle, à l'esprit de l'homme. Il y a dans la proposition deux mouvements différents : un mouvement *objectif*, qui est exprimé par les rapports syntaxiques ; un mouvement *subjectif*, qui est exprimé par l'ordre des mots. On pourrait dire que la syntaxe est la chose principale, puisqu'elle réside dans les objets mêmes et qu'elle ne varie pas avec les points de vue du moment. Mais c'est précisément une raison pour attribuer la plus grande importance à la succession des mots. Car dans la parole, ce qu'il y a de plus essentiel, c'est le moment, le moment de la conception et de l'énonciation : c'est dans ce moment que se trouve toute la vie de la parole, avant ce moment elle n'existait pas ; après, elle est morte. Ce moment fait l'individualité de la pensée et de la parole, et le cachet de cette individualité c'est l'ordre dans lequel les idées et les signes sont amenés » (Weil, 1879 : 20-22).

- 46 Dès la fin du ^{xx}e siècle, les analyses macrosyntaxiques ont permis de mieux saisir la complexité des constructions ici données en exemples, en faisant apparaître notamment que

« même si les règles d'inférence macro-syntaxiques permettent, la plupart du temps, d'interpréter adéquatement les participiales et les gérondifs, la norme prescriptive tente d'imposer une vision rectionnelle des liens entre constituants détachés et proposition principale, étendant ainsi les règles de la syntaxe de rection hors de son domaine de validité, c'est-à-dire hors des clauses. Le fait que ce type de constructions détachées se rencontre avant tout à l'écrit explique en partie cette expansion de la micro-syntaxe : [...] c'est le point de vue du lecteur qui est privilégié par la norme prescriptive. Plus les liens entre constituants du discours sont grammaticalisés sur des bases rectionnelles, plus le lecteur est dispensé des calculs inférentiels propres à la macro-syntaxe. Toutefois, les risques d'une difficulté d'interprétation n'expliquent pas toujours – tant s'en faut – la nécessité de la règle de coréférence. Il faut plutôt voir dans ce principe la manifestation d'un esprit normatif propre aux grammairiens » (Béguelin *et al.*, 2000 : 326).

- 47 Je préciserai que la normativité n'est pas le fait des seuls grammairiens, elle est aussi le fait des linguistes, qui par différentes méthodes, tout à la fois, parviennent à dénoncer la tradition grammaticale et à la respecter :

« Il est fort possible que le discours didactique soit le complément inévitable grâce auquel le discours de la linguistique dite « fondamentale » peut aboutir à des conséquences normatives, sans avoir à les assumer comme siennes. Réserver l'énoncé de certaines propositions trop évidemment normatives, et par là trop compromettantes, à un discours « pédagogique » déconsidéré d'avance par son statut d'« application technique », ce peut être un bon moyen, pour la linguistique qui se dit « fondamentale », de garder les mains pures, et de cacher le lien logique qui fait de ces propositions la conséquence inférable du discours qu'elle tient « scientifiquement ». Au linguiste le prestige de l'objectivité et de la clairvoyance, au pédagogue l'infamie des normes qui en découlent » (Berrendonner, 1982 : 101-102).

- 48 La question des « formes exclues » dans la description syntaxique me semble pouvoir être encore illustrée au moyen de la notion de déflexivité.

4. « Anomalies » syntaxiques et décondensation

- 49 Récemment revisitée de manière originale et constructive pour la description grammaticale du français (voir notamment Bottineau & Begioni, 2010), la notion de déflexivité a été exportée de la métalangue guillaumienne, où elle a pour fonction

d'identifier une classe de mots dont la matière notionnelle n'est pas celle des unités lexicales², elle se trouve engagée aujourd'hui, plus largement, à la fois dans la terminographie morpholexicale, dans la terminographie morphosyntaxique et dans celle de la sémantique discursive. M.-A. Morel (*ibid.* : 115 *sqq.*) la décrit, à partir de sa manifestation observable en français oral contemporain, comme un processus syntacticodiscursif signalé par « la présence d'un marqueur grammatical antéposé à une base lexicale sémantiquement pleine » :

« Le marqueur initial indique [...] la nature grammaticale du mot ou du groupe syntaxique, il peut aussi indiquer sa fonction. N'étant pas soudé au lexème qui le suit, il a également pour propriété d'indiquer un site syntaxique et joue ainsi un rôle très particulier dans la gestion de la formulation. »

- 50 La déflexivité (originellement « perte de la flexion à la finale du mot et antéposition d'un nouveau marqueur fonctionnel ») se mue ainsi en phénomène de décondensation, où l'on observe une mise à l'initiale des différents types de marqueurs (grammaticaux, sémantiques, énonciatifs, coénonciatifs...)³. De la problématique flexionnelle à celle de la décondensation ou du décumul, le terme de *déflexivité* marque ainsi une véritable mutation notionnelle et s'inscrit finalement dans un nouveau paradigme. La question que l'on peut se poser ici est celle du rendement explicatif de la « déflexivité syntaxique » pour la description des faits de détachement, ou plus largement de discontinuité syntaxique et énonciative à l'écrit. Détacher est-ce décondenser ? Le détachement peut-il s'apparenter à un processus de placement d'un segment concourant à l'allègement de la configuration syntaxique et énonciative de la structure propositionnelle ? S'agit-il d'une forme de déploiement syntaxique répondant à une supposée meilleure stratégie communicationnelle pour le locuteur que la structuration « condensée » ? Pour quelle forme de détachement cette notion pourrait-elle être jugée pertinente, pour quelle autre forme ne le serait-elle pas ? Si l'on observe un phénomène de décondensation propositionnelle, n'observe-t-on pas dans le même temps, du fait même du détachement, des faits de compactage référentiel, mais aussi syntaxique et énonciatif dans d'autres zones de l'énoncé ? Le phénomène du détachement porte-t-il la marque d'une évolution linguistique notable de la forme du discours à l'écrit, caractérisant spécifiquement un état de langue ?
- 51 Une première remarque s'impose. L'idée de décondensation suppose une prise en compte de la relation prédicative qui affecte la proposition (autrement dit la partie droite de l'énoncé dans le cas d'un détachement à l'ouverture). D'une certaine manière, tout comme d'ailleurs avec la notion de détachement, on est toujours dans une pensée de la phrase, alors que la méthode descriptive adoptée, dans le cas de ces deux notions, souhaite à priori justement nous en faire sortir. Ainsi dans le cas des constructions apposées asymétriques ou présentant une forme quelconque d'obliquité (1-17), c'est bien au contraire un phénomène de compactage qui s'observe, mais de compactage (syntaxique et référentiel) avec la section antécédente de l'énoncé, autrement dit avec ce qui précède le segment détaché. C'est d'ailleurs cette connexion avec l'antécédence qui justifie le placement du segment en position initiale.
- 52 La difficulté d'une approche par la décondensation appliquée à ce type de séquences est que celle-ci ignorerait les arguments qui pourraient pourtant aider à développer une analyse macrosyntaxique des faits. La position initiale du segment discontinu ne dit pas seulement qu'il s'agit d'un constituant mis en position cadrative, ce qui reste une manière de regarder vers la droite, elle dit aussi et surtout qu'il y a une liaison sémantique et

référentielle (une connexion) qui s'établit entre cet énoncé et ce qui le précède, ou plus largement, ce qui l'environne. Et dans cette perspective il semble moins s'agir de décondensation que de condensation (compactage) d'ordre informationnel, ce qui présente l'intérêt pour l'étude linguistique de conduire à redéfinir les formats syntaxiques.

- 53 On dira également que dans les cas correspondant au système appositif (détachement par caractérisation actancielle), le mode de fonctionnement du segment, qu'il soit à tête adjectivale ou non, reste celui de l'adjectivité, et donc peu apte à se prêter à une quelconque forme de déplacement d'un constituant en position argumentale vers une position extraposée. En clair, s'il y a du « détachement » – mais le terme reste largement inadéquat – dans l'apposition il ne saurait s'apparenter à une forme de déflexivité ou de décondensation. En revanche, le phénomène de décondensation (lié à la déflexivité) pourrait sembler pertinent dans le cas du type disloqué dans la mesure où s'observent en apparence des faits de déplacement d'un constituant en position argumentale vers une extraposition, avec reprise ou annonce du référent du nominal (cas de 22 et de 23).

(22) *La poésie*, on ne peut pas en vouloir aux gens d'avoir envie d'en faire, si ?

(V. Despentès, *Apocalypse bébé*)

(23) Le type, profitant de l'effet produit, *la fend*, *cette foule*, et entraîne Zazie, en déclamant dans le genre tragique : on verra ce qu'ils disent, tes parents.

(R. Queneau, *Zazie dans le métro*)

- 54 L'exemple (24)

(24) *Elle*, son histoire est étonnante.

- 55 pourrait également se laisser décrire par le processus de décondensation puisqu'il suppose aussi l'extraposition du référent d'un nominal déterminatif (l'histoire de + elle). Mais le problème reste néanmoins l'hypothèse sous-jacente à une telle perspective, celle d'une approche des faits de discontinuité par le biais d'une dérivation, qui induit le fait que le type disloqué résulte d'une modification par dérivation d'un format lié. C'est le postulat qui préside aux approches traditionnelles de ce que l'on a appelé longtemps la « mise en relief », postulat affirmé jusque dans la forme des termes qui servent à identifier ces faits (*dislocation*, *détachement*, *décondensation*, *déflexivité*...).
- 56 On voit à quel point cette problématique de la décondensation appliquée aux segments traditionnellement identifiés comme détachés résiste moins par la difficulté de description des constructions visées que par la difficulté de renouveler la perspective syntaxique pour l'adapter au format réel de ces séquences, très probablement moins phrastique que textuel.
- 57 Le détachement frontal à portée cadrative, qu'il soit de type disloqué ou appositif, connaît en français d'aujourd'hui un développement massif. On y a souvent vu une forme d'affranchissement d'un usage syntaxique fondé sur la séquence progressive. Ce que l'on observe à tout le moins c'est l'éclatement d'un format syntaxique linéaire induisant un allègement du matériel grammatical (notamment verbal) mais aussi un développement de l'implicite par le recours aux prédications secondes.

Conclusion

- 58 La grammatisation des constructions ici rapidement évoquées, en dépit des différences qui les caractérisent, suit toujours la même logique linguistique. Celle de la marginalisation, dans le domaine grammatical borné à la phrase, des formes détachées de la syntaxe. L'espace phrastique est un espace totalitaire et idéal, en ce que, comme le pensait É. Benveniste, la phrase est censée contenir des signes sans être elle-même un signe. Totalité de forme et de sens, elle se définit non pas comme un fragment de texte, mais comme une limite. Limite sur laquelle les capteurs contextuels que sont les constructions détachées viennent nécessairement buter. Quand le texte « envahit la phrase », il le fait généralement par les avant-postes de l'énoncé. C'est pourquoi ces segments détachés à l'ouverture constituent un des meilleurs observatoires de l'évolution du discours grammatical, et des représentations de la langue qu'il induit.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRY DE BOISREGARD, N. (1693). *Suite des réflexions critiques sur l'usage présent de la langue française*. Paris : Laurent d'Houry.
- AYRES-BENNETT, W. (1998). « *Cela n'est pas construit* : l'Académie Française et Vaugelas devant les constructions participiales ». In : Baudry, J. & Caron, P. (éds), *Problèmes de cohésion syntaxique*. Limoges : Presses universitaires de Limoges, p. 157-189.
- BÉGUELIN, M.-J. et al. (2000). *De la phrase aux énoncés : grammaire scolaire et descriptions linguistiques*. Bruxelles : De Boeck/Duculot.
- BERRENDONNER, A. (1982). *L'Éternel grammairien. Étude du discours normatif*. Berne : Peter Lang.
- BOTTINEAU, D. & BEGIONI, L. (dirs) (2010). « La déflexivité ». *Langages* 178, juin.
- BOUARD, B. & ROSSI, N. (2011). « De l'influence des injonctions normatives : le cas des constructions détachées, à forme verbale non finie, "en l'air" ». In : Branca-Rosoff, S. et al. (dirs), *Langue commune et changement de norme*. Paris : Champion, p. 277-294.
- BOUHOURS, D. (1674). *Doutes sur la langue française*. Paris : S. Mabre-Cramoisy.
- BRUNOT, F. (1966). *Histoire de la langue française*, t. III-IV. Paris : Armand Colin.
- CHERVEL, A. (1982)² [1977]. *Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français : histoire de la grammaire scolaire*. Paris, Payot.
- COMBETTES, B. (1998). *Les Constructions détachées en français*. Paris: Ophrys.
- CROFT, W. (2001). *Radical Construction Grammar: Syntactic Theory in Typological Perspective*. Oxford : Oxford University Press.
- DEULOFEU J. (2003). « L'approche macrosyntaxique en syntaxe: un nouveau modèle de rasoir d'Occam contre les notions inutiles ? ». *Scolia* 16, p. 77-95.

- FOURNIER, N., 1998, « Norme et usage de l'anaphore pronominale en français classique : principe de proximité et principe de saillance du référent ». In : Baudry, J. & Caron, P. (éds), *Problèmes de cohésion syntaxique*. Limoges : Presses universitaires de Limoges, p. 191-214.
- LAMY, B. (1699). *La Rhétorique ou l'art de parler*. Amsterdam : Paul Marret.
- LAUWERS, P. (2004). *La description du français entre la tradition grammaticale et la modernité linguistique. Étude historiographique et épistémologique de la grammaire française entre 1907 et 1948*. Leuven/Paris/Dudley : Peeters.
- (2008). « L'analyse de la proposition dans la grammaire française traditionnelle : une syntaxe à double directionnalité ? ». In : Sériot, P. & Samain, D. (éds), *La Structure de la proposition : histoire d'un métalangage*. Lausanne : Université de Lausanne, p. 117-136.
- MOREL, M.-A. (2010). « Déflexivité et décondensation dans le dialogue oral en français ». *Langages* 178, p. 115-131.
- NEVEU, F. (dir.) (2003). « Linguistique du détachement ». *Cahiers de praxématique* 40.
- NEVEU, F. & LAUWERS, P. (2007). « La notion de “tradition grammaticale” et son usage en linguistique française », *Langages* 167, p. 7-26.
- PAUL, H. (1970) [1880]. *Prinzipien der Sprachgeschichte*. Tübingen : Max Niemeyer.
- PERROT, J. (1978). « Fonctions syntaxiques, énonciation, information ». *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* LXXIII, 1, p. 85-101.
- REICHLER-BÉGUELIN, M.-J. (1995). « Les problèmes d'emploi du gérondif et des participiales en français contemporain ». In : Zaleska, K. & Cataldi, A. (éds), *Le Français langue étrangère à l'Université : théorie et pratique*. Varsovie : Uniwersytet Warszawski/Instytut Romanistyki, p. 243-260.
- RIEGEL, M., PELLAT, J.-C. & RIOUL, R. (1994). *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses universitaires de France.
- SECHEHAYE, A. (1926). *Essai sur la structure logique de la phrase*. Paris : Champion.
- SERBAT, G. (1991). « Intégration à la phrase latine d'un groupe nominal sans fonction syntaxique (le “*nominativus pendens*”) ». *Langages* 104, p. 22-32.
- VANNEUFVILLE, M. (2008). « La théorie linguistique de Hermann Paul : une conception “pragmatico-sémantique” de la syntaxe à la fin du 19^e siècle ». *Cahiers de l'ILSL* 25, p. 167-180.
- VAUGELAS, C. & FAVRE, C. de (1647). *Remarques sur la langue française*. Paris : La Veuve Jean Camusat et Pierre le Petit.
- WEIL, H. (1879). *De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes. Question de grammaire générale*. Paris : Vieweg.

NOTES

1. Je renvoie à l'étude W. Ayres-Bennett (1998) sur la question du défaut de construction des séquences participiales au XVII^e siècle, notamment pour ce qui est de l'exemplification réalisée à partir des remarques de l'Académie sur la traduction de Quinte Curce par Vaugelas. Voir également B. Bouard et N. Rossi (2011).
2. Comme le rappellent D. Bottineau et L. Begioni (2010), l'absence de matière notionnelle est expliquée, dans le corpus théorique de la psychomécanique du langage, par le processus

diachronique de dématérialisation à partir des mots latins dont sont issus les articles, comme le démonstratif pour le défini.

3. C'est le préambule du paragraphe intonatif qui fournit ici l'essentiel de l'exemplification, préambule dont l'ordre de succession prototypique des constituants est ainsi décrit : « [ligateur + point de vue + modus dissocié + cadre + support lexical disjoint.

Exemple-type : *tu vois moi j' trouve fantastique que dans le livre le héros il reste pas comme ça il se transforme il se transforme complètement* (Corpus Amour)

préambule [*tu vois moi j' trouve fantastique que dans le livre le héros*]

rhèmes [*il reste pas comme ça il se transforme il se transforme complètement*]

préambule-type

ligateur : *tu vois*

point de vue : *moi*

modus dissocié : *j' trouve fantastique*

cadre : *que dans le livre*

support lexical disjoint : *le héros*

rhèmes-types

il reste pas comme ça

il se transforme

il se transforme complètement (*ibid.* : 120-121).

RÉSUMÉS

Cet article aborde la question de la linguistique des formes exclues en traitant des constructions détachées en tête de phrase que la grammaire décrit fréquemment comme des anomalies syntaxiques. L'étude montre que l'« anomalie » ne renvoie pas en fait ici à un défaut de construction, à un dysfonctionnement syntaxique ou sémantique, puisque l'usage atteste de l'existence fréquente de telles séquences et de l'accessibilité de leur interprétation. L'« anomalie », ou plus exactement l'irrégularité, ne relève pas du système syntaxique de la langue, mais d'un corps de règles et de notions établi dans les registres métalinguistiques. Elle relève donc non de la langue mais de la métalangue.

This article address the issue of the linguistics of the excluded forms by handling detached constructions at the head of sentence which the grammar describes frequently as syntactical anomalies. The study shows that the "anomaly" does not send back in fact to a structural defect, to a syntactic or semantic dysfunction, because the use gives evidence of the frequent existence of such constructions and of the accessibility of their interpretation. The "anomaly", or more exactly the irregularity, is not in the syntactic system of the language, but in a body of rules and notions established in the metalinguistic registers. The "anomaly" is thus not in the language but in the metalanguage.

INDEX

Mots-clés : anomalie syntaxique, construction détachée, dysfonctionnement syntaxique, formes exclues, métalangue

Keywords : syntactical anomaly, detached construction, syntactic dysfunction, excluded forms, metalanguage

AUTEUR

FRANCK NEVEU

STIH (EA 4509), Université Paris-Sorbonne